

**Affects : entre psychanalyse, socio-analyse et phénoménologie.
Pour une approche dialectique**

**Affects: psychoanalysis, socio-analysis and phenomenology. A
dialectical approach**

**Los afectos: entre el psicoanálisis, el socio-análisis y la
fenomenología. Para un enfoque dialéctico**

Michel Legrand

Numéro 27 (67), printemps 1992

L'individu, l'affectif et le social

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1033851ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1033851ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lien social et Politiques

ISSN

0707-9699 (imprimé)

2369-6400 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Résumé de l'article

L'approche biographique conduit à travailler constamment à l'articulation du théorique et du clinique. Les affects (amour, tendresse, jalousie, honte, culpabilité, etc.) se présentent comme des phénomènes bio-psycho-sociaux dont l'appréhension nécessite un croisement dialectique de plusieurs grilles de lecture. L'auteur montre, à partir de cas, l'intérêt et les différences de trois approches : la psychanalyse, la socio-analyse et la phénoménologie.

Citer cet article

Legrand, M. (1992). Affects : entre psychanalyse, socio-analyse et phénoménologie. Pour une approche dialectique. *International Review of Community Development / Revue internationale d'action communautaire*, (27), 29–34. <https://doi.org/10.7202/1033851ar>

Affects: entre psychanalyse, socio-analyse et phénoménologie. Pour une approche dialectique

Michel Legrand

Notre cadre de référence : l'approche biographique

Notre démarche s'inscrit dans le contexte de l'approche biographique. Entendons par là, jouant sur les deux sens du terme « biographie », une approche de la biographie — de la vie ou de l'histoire de vie — par l'écriture, le récit, la construction-reconstruction de la vie et de l'histoire de la vie.

Sur ce terrain, nous travaillons constamment à l'articulation du théorique et du clinique. La théorie : jeter peu à peu les bases d'une doctrine de la biographie, celle-ci ne pouvant se construire que dans la perspective d'une épistémologie dialectique¹, à la

croisée interdisciplinaire de la psychanalyse, de la socio-analyse² et de la phénoménologie. Le clinique : se mettre à l'écoute de vies concrètes, dites, racontées, écrites ou réécrites ; affiner méthodologiquement les dispositifs adéquats de production de récits, tant sur le plan du récit de vie de recherche (lorsque nous, chercheurs, nous adressons à un narrateur et sollicitons son récit en fonction d'un objectif d'étude) que sur celui du récit de vie d'intervention (lorsque, au contraire, quelqu'un s'adresse à nous, porteur d'une question irrésolue, qui appelle élucidation et décision)³.

Affects : apparaître phénoménal et grilles de lecture

Au niveau de leur apparaître phénoménal-descriptif, les affects — et nous en visons ici la gamme la plus variée : amour, tendresse, haine, envie, jalousie, colère, ressentiment, peur, honte, culpabilité, tristesse, désespoir... — se présentent comme des phénomènes « bio-psycho-sociaux » : vécus corporellement par une personne qui se rapporte significativement au monde, dans le contexte d'une relation sociale. Nous n'y insistons pas. Car autre chose, au delà de ce niveau phénoménal-descriptif, est la grille de lecture :

30

comment comprendre, analyser l'affect ? Comment rendre compte de sa genèse, des processus de sa production ? Nous aimerions montrer dans ce qui suit que plusieurs grilles de lecture sont possibles et légitimes, mais en même temps qu'un maximum d'intelligibilité devrait être obtenu à la faveur de ce croisement dialectique.

Nous travaillerons ci-dessous sur quelques exemples, sur des histoires de vie concrètes. La biographie des uns fait partie du patrimoine intellectuel : la première, celle du président Thomas Woodrow Wilson, a été écrite et publiée sous les noms de Freud et Bullitt (1990)⁴, la seconde, celle de Gustave Flaubert, est l'œuvre de Jean-Paul Sartre (1971). Quant à la biographie des autres, elle a été construite dans une collaboration étroite entre les personnes concernées — Marcelle et Louis — et moi-même, dans le contexte d'une intervention biographique utilisant la méthode du récit de vie.

Psychanalyse : amour et haine chez le président Thomas Woodrow Wilson

Voici trois composantes « parmi d'autres » du complexe affectif du président Thomas Woodrow Wilson⁵. Toute sa vie, Wilson voua un sentiment de déférence absolue à son père. Pour lui, son père était un être « incompa-

nable », digne de la plus haute admiration, à l'abri de toute critique. Par ailleurs, Wilson était d'une agressivité impitoyable, il faisait preuve d'une haine féroce vis-à-vis de ses rivaux masculins, de tout concurrent qui se dressait sur sa route. Enfin, quant aux femmes, il manifesta le besoin d'avoir auprès de lui une épouse aimante et dévouée. Le décès de sa première épouse, Ellen Axson, en 1914, le plongea dans la plus sévère des dépressions, jusqu'au jour où (six mois plus tard), adolescent transi, il rencontra sa digne remplaçante en la personne de Mrs. Galt.

Il ne faut pas être grand clerc pour deviner comment Freud et Bullitt vont rendre compte de ce complexe d'états affectifs. On connaît la principe d'intelligibilité du paradigme psychanalytique : ramener vers le passé, renvoyer aux avatars de la psycho-sexualité infantile et spécialement aux motions œdipiennes qui se sont nouées autour des personnages parentaux.

Voici donc, schématisée à l'extrême, l'explication de Freud et de Bullitt. Jessie Woodrow, la mère de Thomas, était une mère aimante et dévouée. Le petit Thomas en avait intériorisé l'image, en même temps qu'il avait pu éviter de s'enfermer dans les affres du désir incestueux, ayant eu l'occasion dès son plus jeune âge de déplacer sa libido sur des figures féminines latérales, comme ses deux sœurs aînées ou de petites cousines. D'où les rapports heureux et sereins que Wilson noua tout au long de sa vie avec les femmes ; il eut la chance, à l'âge adulte, de rencontrer dans le réel deux femmes qui entrèrent en résonance avec son fantasme inconscient et vinrent occuper auprès de lui la place de la mère, jouer le rôle d'épouse aimante, dévouée. Du côté du père, par

contre, les affaires sont autrement compliquées. Joseph Ruggles Wilson est un ministre presbytérien renommé, orateur puissant, père autoritaire et admirable, qui prend vigoureusement en charge l'éducation de son premier fils, prétendant le modeler à son image. D'où l'ambivalence œdipienne. Comment ne pas adorer ce père admirable, grand, fort ? Mais comment en même temps ne pas le haïr, lui si écrasant, si impitoyable, si mordant ? Bref, comment résoudre le conflit inévitable ? Sous deux modalités. D'une part, s'identifier au père, construire son surmoi sur le modèle de son image grandiose, toute-puissante (d'où l'admiration indéfectible pour le père « incomparable »). D'autre part, déplacer l'hostilité réprimée, qui n'en reste pas moins composante pulsionnelle active, sur des figures masculines latérales (d'où la haine déclarée et impitoyable vis-à-vis des rivaux).



Socio-analyse : la honte de Marcelle

Marcelle, jeune femme d'une trentaine d'années, vient à moi avec une question d'apparence banale : « Dois-je reprendre des études universitaires ? ». Or, dès la première séance de travail, émerge un puissant sentiment de honte. « Ma vie, me dit-elle, ça a été une histoire de honte. » D'où vient donc la honte de Marcelle ?

Nous tenterons, au cours de l'intervention, de la ramener à ses sources sociales⁶.

Marcelle est la deuxième d'une famille de trois enfants. Elle a une sœur aînée, Madeleine, un frère cadet, Albert. Son père Firmin, wallon, est fermier. Sa mère Martha, flamande, est femme au foyer, aidante. Dans la ferme paternelle où Marcelle vit son enfance habite également Joséphine, la sœur de Firmin, sa tante paternelle, marraine de Madeleine, dite aussi marraine de Marcelle ; Joséphine est institutrice.

Que révèle l'arbre généalogique ? Dans l'ensemble, les familles d'origine de Marcelle, tant paternelle que maternelle, appartiennent à la fraction économique de la petite bourgeoisie : on a affaire à des agriculteurs, des artisans, des commerçants. Toutefois, une analyse plus fine fait apparaître un double mouvement croisé : sur la *branche paternelle*, un déclin économique, accompagné d'une tentative de reconversion culturelle ; sur la *branche maternelle*, à l'inverse, un enrichissement économique, doublé d'un déclin culturel. Mais soyons plus précis.

Sur la branche paternelle, on part, à la quatrième génération, de tonneliers prospères et on aboutit, avec Firmin, à de petits fermiers désargentés. Dans ce contexte, Joséphine, institutrice, puis directrice d'école, incarne l'espoir d'une reconversion culturelle : c'est cette position qui fonde son pouvoir et son prestige dans le groupe familial.

Sur la branche maternelle, nous observons à l'inverse un enrichissement économique. Le père de Martha s'enrichit brutalement. Fils de petits fermiers, il devient gros propriétaire foncier et même châtelain. Et c'est comme si, du coup, cet enrichissement avait constitué un frein à l'investis-

tissement du groupe dans le capital culturel. Le capital scolaire de Martha et de ses frères et sœurs ne dépasse pas le niveau des études primaires. Ce sont des gens qui ont du bien, mais ils sont incultes, ce sont des « sauvages ». Martha, donc, quatrième de neuf enfants, est une femme qui apporte à Firmin de l'argent — qui servira seulement à éponger des dettes —, elle n'apporte pas l'instruction, cette denrée à travers laquelle le groupe familial peut envisager de se reconverter. Par ailleurs, Martha est flamande. Il s'opère dans le discours de Joséphine une sorte de collage de la composition en capitaux de Martha et de son identité communautaire : Martha sera, aux yeux de Joséphine, une « flamande inculte ». Et il appartiendra à Joséphine, mandatée par le groupe familial pour enrayer son déclin, de s'emparer des filles, d'en faire ses choses, de les enlever à une mère flamande, indigne, pour les élever au-dessus de leur condition. Alors même que le garçon, lui, pourra être abandonné à la mère. Albert répètera le destin de son père : il interrompra tôt les études et reprendra la ferme familiale.

Le décor est ainsi planté pour ce que l'on pourrait appeler le drame originaire vécu par Marcelle, prise entre les figures de Martha et de Joséphine. Jusqu'à aujourd'hui, Marcelle est taraudée par la honte. Or quelle est ici la honte originaire ? Elle est la honte de la mère, et partant la honte de soi en tant qu'issue de cette mère. Toutefois, il existe un moyen, offert par la configuration familiale, de se laver de cette honte, de la colmater. Ce serait d'être comme Joséphine. Or, pour son malheur, mais aussi pour son bonheur, cette voie est fermée à Marcelle. Pourquoi ? Marcelle est la seconde fille. La place est déjà occupée. Celle qui est la réincar-

nation de Joséphine, c'est Madeleine, qui deviendra institutrice à son tour. Le cercle de la honte se referme ainsi sur Marcelle. D'une part, elle ne peut être comme sa mère, sous peine d'être, comme elle, inculte, nulle, minable. D'autre part, elle ne peut arriver à être comme Joséphine, elle n'est pas à la hauteur de Joséphine, ni de celle qui en incarne déjà la perfection : Madeleine.

J'ai dit : pour son malheur, mais aussi pour son bonheur. Pour son malheur : c'est comme si elle était expulsée de toute place possible, elle est seule, perdue, sans modèle. Elle ne peut être ni Martha, ni Joséphine. « Que suis-je donc ? » Première réponse : « Je ne suis rien. Je suis moins que rien ». Mais aussi pour son bonheur, car cette espèce d'expulsion va l'obliger à se chercher, à s'inventer une autre place, par quoi elle puisse échapper au système prédéterminé et coinçant des places familiales. Comme si s'était formée peu à peu, en elle, la résolution : « Ah ! c'est comme ça ! Eh bien, je serai autre, différente, je serai mieux que vous, je vous dépasserai ! ».

Les bases étaient ainsi posées pour un itinéraire ultérieur caractérisé par une quête identitaire difficile, douloureuse, mais dynamique.

Entre socio-analyse et psychanalyse. Louis : « J'ai mal à mon père et à ma mère »

Lorsque Louis s'adresse à moi, il me déclare : « J'ai le sentiment d'avoir raté ma vie ». Je lui propose, pour commencer, un travail d'exploration de son histoire familiale par la méthode de l'arbre généalogique. Dès la fin de la première séance, il me dit avec beaucoup d'émotion : « J'ai mal à mon père et à ma mère ». Pourquoi

Louis a-t-il mal à son père et à sa mère ?

Dans ce cas, il est apparu qu'il n'était pas possible de tenir à l'écart les mouvements d'une trajectoire sociale pourtant combien, par elle-même, grosse d'affects et le complexe des émotions spécifiques associées à la particularité de la configuration parentale. Les deux sources d'affects venaient étroitement s'entremêler et se surdéterminer.

Le père de Louis est un « petit fermier ». Louis, fils aîné, est voué à reprendre la ferme. En même temps, Louis est très tôt attiré vers le monde de la culture, des livres, de la poésie. Il émet le vœu secret de devenir un jour écrivain. Le curé du village, l'instituteur détectent ses dons, l'encouragent. Conflit psychosocial courant, bien que dramatique, entre la fidélité à des racines paysannes et l'appel d'un ailleurs. Conflit que Louis gère tant bien que mal. À 14 ans, il abandonne les études : il restera sur la ferme. Sans que pour autant la soif de culture soit étanchée. Le service militaire, par la prise de distance qu'il permet, est l'occasion d'une décision : « je quitterai la ferme et recommencerai des études ». Jusqu'à ce que survienne la mort du père : coup de foudre, catastrophe, désolation tragique, mais aussi, dans l'après, coup. La ferme est vendue. Louis devient instituteur.

Mais pourquoi donc Louis a-t-il si mal à son père et à sa mère ? Et si mal à lui-même ? Serait-ce d'avoir été infidèle à ses racines, incarnées par le père ? Et d'avoir dû son envol final, d'autant culpabilisé, à la mort de ce dernier ? Sans doute. Mais il y a plus, il y a davantage. Car qui était ce père ? Qui était cette mère ? Et quel rapport entretenait l'un avec l'autre ?

D'emblée s'impose dans le récit de Louis — à l'occasion de la construction et de l'analyse de l'arbre généalogique — une problématique relative au couple parental, à ce que de Gaulejac et Aubert ont appelé le « scénario parental », à savoir « la représentation fantasmatique par le sujet du couple formé par ses parents » (1990 : 61). L'image du couple parental que décrit Louis est en effet celle d'un père « bon, mais faible », bafoué, méprisé, humilié par une mère « intelligente », mais dure, autoritaire, mordante. D'où, dans le chef de Louis, un jeu complexe et conflictuel de postures psychologiques — d'affects d'amour et de haine, d'identifications et de contre-identifications — dans lesquelles vient s'enchaîner la dramatique sociale. Car le mépris de la mère s'adresse aussi à un homme qui n'est rien d'autre qu'un « petit fermier », un « petit paysan ». De sorte que le dilemme cardinal de Louis, « rester sur la ferme, ne pas rester sur la ferme », peut être rapporté, non seulement à la logique des contradictions psychosociales, mais encore à la logique de contradictions psychofamiliales relativement autonomes, les deux systèmes de contradictions venant s'articuler et se renforcer mutuellement, selon l'hypothèse de la « névrose de classe » (Gaulejac, 1987). Explicitons brièvement.

Pour Louis, « rester sur la ferme », c'est être fidèle à un père qu'il a en pitié, dont il prend secrè-

tement le parti (tout en rageant contre lui : « Mais pourquoi donc se laisse-t-il humilier ? Pourquoi ne réagit-il pas ? »), mais c'est en même temps risquer de se trouver en butte aux sarcasmes et à la domination de la mère. Inversement, ne pas rester sur la ferme, c'est suivre la voie attrayante indiquée par la mère⁷ et la branche maternelle de la famille⁸ (composée elle aussi de petits paysans, mais de petits paysans « intelligents », « ayant le sens de la politique », « ouverts au monde symbolique »), mais du même coup, c'est trahir le père, l'abandonner, le laisser seul, et d'une certaine façon l'humilier et le bafouer.



Psychanalyse, socio-analyse et phénoménologie : le ressentiment de Gustave

Sartre débusque dans les premiers écrits de jeunesse de Flaubert (Gustave a entre 13 et 15 ans) un complexe de sentiments noirs : rage, envie, jalousie, désir de meurtre, rancune, ressentiment... Certes, Flaubert s'avance masqué, par personnages fictifs interposés. Mais, pour Sartre, point de doute : ces sentiments, ce sont les siens, et ils s'adressent au père. Comment les comprendre ? Comment en engendrer la signification biographique ?

On sait que dans *L'Idiot de la famille* (1971), dont le volume (plus de 2000 pages) a généralement découragé le lecteur, Sartre a voulu mettre en acte le programme de *Questions de méthode* (1960), à savoir le programme d'une biographie totalisante, qui articule au marxisme les ressources de disciplines auxiliaires, comme la sociologie et la psychanalyse, tout en maintenant vivace l'inspiration existentialiste-phénoménologique, attentive aux hommes concrets, aux hommes se faisant à travers la réappropriation des déterminations objectives, aux hommes se personnalisant à travers l'assomption et le dépassement de leur constitution faite.

Le défi est bien là : obtenir l'intelligibilité du ressentiment de Gustave en puisant à une multiplicité articulée de sources disciplinaires. On se contentera ici d'une brève reconstruction progressive.

Première détermination de la constitution de Gustave, que seule permet de mettre au jour une sensibilité théorique informée par la psychanalyse : la passivité, qui lui vient de sa mère Caroline. Caroline, dont la propre mère était morte en couches après l'avoir engendrée, Caroline qui attendait désespérément une fille, pour réparer sa propre enfance, et après avoir donné un fils (Achille) à son maître et seigneur. Gustave vint alors, mal aimé, ne recevant pas mandat de vivre, passivisé par les soins scrupuleux mais indifférents de Caroline. Gustave en difficulté d'apprendre ses lettres, n'arrivant pas à s'emparer activement des mots. Gustave hébété, perdu dans des extases incommunicables. Fin du premier tableau.

Mais à trois ans, tout change. Un seigneur de ce monde s'avance vers Gustave : son père, Achille-Cléophas, chirurgien brillant, homme déclassé, en rupture d'origines rurales, bourgeois-

aspirant, mais imposant à sa famille, sur le mode de l'hystérésie, la structure d'une communauté semi-domestique, holiste, patriarcale, et qui plus est régie par le droit d'aïnesse. Cet homme, Gustave, en mal de reconnaissance, l'adore aussitôt. De cet homme, il se fait vassal. Le voilà sauvé, croit-il, élevé à la substance Flaubert. Dans l'enchantement, il intériorise les lois du groupe et, avec elles, la violente ambition ascensionnelle qui traverse la petite cellule familiale. L'ambition Flaubert, ou la seconde détermination constitutionnelle, de source socio-analytique.

Or, à sept ans, c'est la chute. Pourquoi ? C'est que Gustave n'apprend ses lettres qu'avec difficulté. Caroline, affolée, avertit le géniteur. Celui-ci, courroucé, décide de prendre en main l'éducation de son cadet ; dans la terreur, il lui inculque l'alphabet, tout en le décrétant « insuffisant ». Gustave tombe de haut, il est disgracié. Et il croit comprendre pourquoi. Se comparant avec Achille, son aîné, élève brillant, célébré, il se découvre, dans la honte, inférieur. Non pas inférieur occasionnel, comme il l'avait pensé jusqu'alors, nécessairement moins avancé du fait de son âge mais appelé lui aussi par un processus naturel — lorsqu'il aurait grandi — à conquérir la même gloire. Non : inférieur par essence, marqué pour toujours et par loi principielle (celle du droit d'aïnesse) du sceau de l'infériorité.

Voilà le martyr de Gustave porté à son point d'incandescence. Car il y a bien là de quoi rendre fou. Songez : on inculque à Gustave l'ambition Flaubert, on l'infiltré de la violente exigence de contribuer à l'ascension de la famille, en même temps que l'on décrète qu'il n'a pas les capacités requises, que jamais, par insuffi-

sance de nature, il n'atteindra ce à quoi on lui intime de parvenir. Comment réagir ? Par le ressentiment, précisément.

Gustave est limité par les composantes de sa constitution. Fait originellement passif par sa mère, constitué comme un « Flaubert » pendant l'âge d'or de la vassalité, et dès lors — pour toujours — viscéralement solidaire des siens, il ne peut se révolter, se dresser contre la loi paternelle, braver l'autorité. Et pourtant, il ne peut pas ne rien faire. Ici intervient déjà, dans le propos de Sartre, et bien avant que soit analysé le grand mouvement de personnalisation par lequel Gustave se fera écrivain, la dimension phénoménologique. Dès l'origine, en effet, opèrent comme des personnalisation inchoatives, aurorales. C'est qu'« aucune détermination n'est imprimée dans un existant qu'il ne la dépasse par sa manière de la vivre » (Sartre, 1971 : 653). Traduisons dans le cas de Gustave : « Chez le petit Flaubert, l'activité passive [est] sa manière de vivre la passivité constituée : le ressentiment est sa manière de vivre la situation qu'on lui assigne dans la famille Flaubert » (*ibid.* : 654). Autrement dit, Gustave, fait passif, se fera activement passif ; décrété insuffisant, il renchérira sur l'insuffisance. Fils soumis, il introduira subrepticement dans la soumission le fiel de la subversion. Il poussera à bout la soumission jusqu'à la transformer en ressentiment, cette « obéissance poussée jusqu'à la grève du zèle » (*ibid.* : 470). Un peu comme s'il se disait et disait à son père : « Ah ! je suis l'insuffisant, l'idiot, le cadet affecté de naissance, et par ta volonté, un moindre être ! Eh bien soit, je serai celui-là ! Je le serai si bien, si parfaitement, que j'en mourrai et toi avec, que je pourrai ta précieuse substance et que

à travers l'assomption et le dépassement de déterminations objectives.

2. La compréhension la plus riche du champ des affects sera obtenue à la faveur du croisement de diverses grilles de lecture, et cela dans tous les sens possibles, à condition que ce croisement n'écrase pas la spécificité des processus hétérogènes mis en évidence par chacune d'elles. Sur ce terrain, le plus prometteur, beaucoup reste à accomplir.

Michel Legrand
Université de Louvain
et Facultés de Namur (Belgique)

Notes

¹ Nous nous réclamons à cet égard des travaux de Max Pagès (1986) et de Vincent de Gaulejac (1987).

² Nous empruntons ce terme à Bourdieu (1980, 1984) pour qualifier une approche axée sur la trajectoire sociale singulière, ou encore une approche qui rencontre l'histoire de l'individu comme individu social (Castoriadis, 1986) singulier.

³ Nos propres travaux dans le champ de l'approche biographique devraient être publiés en 1992, dans la collection « Rencontres dialectiques » (Paris, Klincksieck), dirigée par Max Pagès.

⁴ Cette œuvre, écrite entre 1930 et 1932, n'a en effet été publiée qu'en 1966, bien après la mort de Freud.

⁵ Pour mémoire, T. W. Wilson (1856-1924), politicien démocrate américain, a exercé deux mandats présidentiels, de 1913 à 1916 et de 1917 à 1921. Il est surtout connu pour avoir engagé les États-Unis dans la Première Guerre mondiale, en 1917, et ensuite pour ses interventions dans la négociation des conditions de la paix.

⁶ Prenons bien garde de maintenir ici la distinction entre l'apparaître phénoménal de l'affect et les grilles de lecture qui peuvent en rendre compte. La honte, en effet, est par excellence, plus que d'autres affects sans doute, un affect social — dans son apparaître phénoménal — puisque se déployant par essence dans le regard et le jugement d'autrui. Reste cependant — comme y a insisté de Gaulejac (1987) — que la honte peut

s'alimenter à des sources diverses : psychocorporelle, psychosexuelle, psychosociale (niveau des grilles de lecture). L'analyse que nous proposons ci-dessous est donc bien une analyse partielle de la honte de Marcelle, qui n'en exclut pas d'autres.

⁷ Il est significatif que Louis ait utilisé, pour parler de l'attitude de sa mère vis-à-vis de la ferme, les termes qu'il avait employés pour lui-même : « elle n'avait ni le goût, ni la capacité de s'occuper d'une ferme ».

⁸ Énigme de la généalogie de Louis : un trou, le vide de la branche paternelle (Louis ignore absolument qui étaient ses grands-parents paternels). Je l'ai invité à une exploration de ce *fiat*, qui n'a pas encore abouti. Seule hypothèse à ce jour : ce vide participerait du silence du père et de la domination exercée par la mère.

⁹ Précisons bien que nous n'avons pas prétendu épuiser ici la totalité des lectures possibles. Ainsi, une place à part serait à faire à l'importante approche, bio-psycho-émotionnelle, de Max Pagès (1986).

Bibliographie

- BOURDIEU, Pierre. 1980. *Le Sens pratique*. Paris, Éd. de Minuit.
- BOURDIEU, Pierre. 1984. *Questions de sociologie*. Paris, Éd. de Minuit.
- CASTORIADIS, Cornélius. 1986. « L'état du sujet aujourd'hui », *Tropique*, 38 (novembre) : 7-39, PUF.
- FREUD, Sigmund, et William C. BULLITT. 1990 [1966]. *Le Président Thomas Woodrow Wilson*. Traduction française. Paris, Petite Bibliothèque Payot.
- GAULEJAC, Vincent de. 1987. *La Névrose de classe*. Paris, Hommes et groupes.
- GAULEJAC, Vincent de, et Nicole AUBERT. 1990. *Femmes au singulier*. Paris, Klincksieck.
- PAGÈS, Max. 1986. *Trace ou sens. Le système émotionnel*. Paris, Hommes et groupes.
- SARTRE, Jean-Paul. 1960. « Questions de méthode », dans *Critique de la raison dialectique*. Paris, Gallimard, « Idées », 140 : 13-111.
- SARTRE, Jean-Paul. 1971. *L'Idiot de la famille*. Paris, Gallimard, « Tel », 75, 76 et 77.

tu en crèveras de honte et d'indignation » :

Qu'à cela ne tienne : il sera cadet, docilement, s'abîmera dans la déchéance, renchérira sur la soumission et du coup réalisera... l'intention paternelle en mourant de douleur prématurément. Le Père, en Gustave, court à la catastrophe, le Père va se disqualifier par la réalisation systématique de ses projets (*ibid.* : 408).

Pour conclure

Résumons nos deux arguments :

1. Les affects peuvent être l'objet de lectures multiples, chacune d'entre elles étant légitime, à condition qu'elle auto-limite ses prétentions. Pour ce qui concerne les grilles de lecture que nous avons illustrées⁹ :

1a. La grille psychanalytique renverra la formation des affects aux conflits de la psycho-sexualité infantile.

1b. La lecture socio-analytique en éclairera la genèse en interrogeant les contradictions sociales qui traversent l'histoire de l'individu via l'ordre d'agents micro-sociaux médiateurs, dont, mais non exclusivement, la famille.

1c. L'approche phénoménologique considérera l'affect, non seulement comme un produit, mais comme une production, comme l'élaboration personnelle d'un sujet qui se constitue